

**« Ma méthode privilégie largement  
l'apprentissage de ce qui est commun  
et nécessaire à celui de ce qui est rare  
et superflu. »**



## Je ne sais plus 17 où donner de la tête !

Ma première lecture, juste après avoir terminé mes études pédagogiques, s'intitulait : « Les archives d'un maître ». Ce livre montrait comment on pouvait recueillir, garder et ordonner le matériel didactique. Autrefois, pour un maître rural, ce n'était pas facile d'obtenir des informations et du matériel graphique de bonne qualité, utile et en quantité suffisante. De ce fait, on essayait de faire main basse sur tout ce qui pouvait nous sembler utile : coupures de journaux, photos, brochures, cartes postales. Puis, on ordonnait systématiquement tout ce matériel dans des archives, enveloppes et classeurs. On gardait par ordre chronologique les revues qui présentaient un intérêt pour l'enseignement et parfois, on les brochait et on n'oubliait pas de tenir à jour un fichier thématique. Lorsque je vois tout le matériel auquel on peut accéder aujourd'hui, je deviens vert de jalousie !

Mais il est vrai aussi, que tout ce qui brille n'est pas de l'or. La marée d'images et d'information prête à l'emploi et disponible dans des livres, dossiers pédagogiques, vidéos, films, programmes scolaires radiophoniques et de télévision a grandi dangereusement et elle nous submerge telle une avalanche qui nous écrase, au sens propre du mot. Il ne reste pas un seul secteur ou domaine qui n'ait pas été exploré, étudié. Il y a des documents excellents sur des expéditions périlleuses aux quatre coins du monde. Des films sur le comportement animal, la vie des plantes, les thèmes écologiques et sur chaque question scientifique nous permettent de découvrir la diversité de la création. En plus, nous avons des supports musicaux qui nous permettent d'écouter chaque pièce musicale ou chaque langue souhaitée. Nous avons des locuteurs

professionnels qui nous lisent les grandes œuvres de la littérature mondiale. Tout le monde peut s'informer sur n'importe quel thème en un temps record, accéder à des milliards de pages sur Internet. Et justement à cause de cela, nous ne savons plus *où donner de la tête*.

Afin de ne pas nous noyer dans cette marée d'informations ou pour ne pas sombrer dans la tentation de collecter n'importe quoi de manière arbitraire, un enseignant a besoin de repères, de *critères solides* pour *choisir*. Bien sûr, certains me diront : « Qu'est-ce que ça peut me faire ? Moi, je me tiens simplement à mon plan de travail, je me sers des méthodes d'enseignement obligatoires et je suis les directives scolaires. » D'autres, au contraire, auront constaté avec douleur qu'en suivant cette stratégie-là, il leur est impossible de réaliser le programme d'enseignement à la vitesse imposée. Ces maîtres-ci considèrent leur profession plutôt comme quelque chose de créatif et veulent mettre en pratique, autant que possible, les idées de Pestalozzi. Pour eux, mais aussi pour les personnes qui, d'une certaine manière, ont une quelconque influence sur la planification de l'enseignement et le matériel didactique, voici les réflexions suivantes :

Un demi-siècle auparavant, l'école avait pratiquement encore le monopole de la transmission des connaissances générales et fondamentales. La radio et la presse n'offraient qu'un supplément servant à compléter l'enseignement scolaire. Mais juste après, la télévision est arrivée ; les gens ont commencé massivement à parcourir le monde et pour finir, l'Internet – avec le monopole de l'information que j'ai déjà mentionné – a porté le coup de grâce. Il faut se demander sérieusement si, face aux nouvelles possibilités médiatiques, cela fait encore un sens que l'école transmette des connaissances générales dépassant les besoins fondamentaux de la vie quotidienne.

Il faudrait répondre : Non ! Cela ne rime à rien, il vaudrait mieux se limiter radicalement et montrer aux élèves à se servir intelligemment de l'Internet. Mais ce n'est pas si simple, car justement pour braver cette marée d'information il faut précisément avoir, au départ, des connaissances relativement vastes.

Que faire? Je crois que la *stratégie* suivante convient à cette situation :

- Avant tout, il faut *accepter le fait* que, dans les circonstances actuelles, la quantité de connaissances que les experts, les élaborateurs de matériel didactique et les planificateurs de l'enseignement semblent vouloir, ne peut pas être livrée aux élèves, car d'un point de vue éducatif et psychologique, ils ne sont pas en mesure de l'absorber correctement. Dans chaque disci-

pline on est bien obligé de renoncer complètement à nombre de sujets palpitants. Rien ne sert d'avoir toujours mauvaise conscience, du fait que nous n'avons pas réussi à aborder tous les thèmes voulus dans le cadre de nos cours. Il faut avoir le courage de laisser quelques « lacunes » car, comme je l'ai déjà dit : qui trop embrasse mal étirent.

- Le fait que les moyens de communication aient libéré l'école du monopole de la transmission des connaissances permet finalement de mettre en pratique un des postulats fondamentaux de Pestalozzi, c'est-à-dire : préférer l'*acquisition des capacités* à l'*acquisition des connaissances*. Mais il ne faut pas outrepasser l'objectif, car toute capacité est ancrée dans la connaissance, et pour acquérir de nouvelles connaissances, il faut d'abord savoir quelque chose. Du moins, il faudrait prendre conscience de ce que nous ignorons et de ce qui nous reste à apprendre.

- Nous devrions aspirer à la *qualité* et non pas à la quantité. Comme cela semble simple ! Mais, oh combien c'est compliqué face à la perfection et à la qualité employées par la télévision pour transmettre des connaissances ! Que d'efforts sont déployés dans un documentaire pour susciter et maintenir l'intérêt du spectateur ! Les coûts pour y parvenir sont extrêmement élevés. Comment pourrions-nous, dans nos leçons de géographie ou de sciences naturelles concurrencer, par nos seuls moyens, ces produits si parfaits ? Il ne faut donc pas s'étonner si nos élèves s'ennuient et perdent si rapidement le fil dans nos cours. Ils sont habitués à autre chose.

Pour cette raison-là, la transmission de connaissances qui se fait à l'école doit se *situer à un autre niveau*. On peut bien évidemment profiter de l'un ou de l'autre thème élaboré par des professionnels, mais généralement, notre priorité doit se situer ailleurs. La force de l'école réside dans le *calme* avec lequel elle peut *travailler l'élémentaire* et dans sa capacité à *travailler les problèmes de compréhension de chaque élève*. En bref : L'école enseigne – sciemment – de manière élémentaire. Ce qui signifie que le maître approfondit les sujets, d'abord en préparant son thème, ensuite par la manière de faire son cours et dans le soin qu'il met – sciemment – pour aller au fond des choses et non pas tant dans le désir d'embrasser trop de sujets ou thèmes. Dans sa manière d'analyser, le maître fait la part des choses et sépare ce qui est essentiel de ce qui ne l'est pas, il essaie de comprendre la logique interne à une chose afin de pouvoir l'expliquer ensuite à ses élèves. Une leçon élé-

mentaire de ce genre est aussi exemplaire, car les concepts de base qu'on y apprend servent aussi à comprendre d'autres phénomènes semblables.

On pourrait me dire que cette façon de plaider en faveur de cette manière *élémentaire et exemplaire* d'enseigner – qui permet d'approfondir les choses et exige tellement de temps pour le faire – c'est bien, mais qu'elle n'offre pas un *aperçu global d'un domaine de connaissances*. Le réformateur de l'enseignement Martin Wagenschein, qui a réfléchi de façon si complète et marquante sur *l'enseignement par l'exemple*, s'est également posé ce problème. Comme on peut le prévoir, il s'oppose à un enseignement systématique en sciences et recommande essentiellement qu'on aborde un seul phénomène comportant beaucoup d'aspects à approfondir, et de le transformer en point de départ d'un chapitre ou leçon. Mais il sait aussi qu'une connaissance travaillée *par l'exemple* risque de rester isolée dans le paysage du savoir. C'est ainsi qu'il propose de relier les secteurs intensément travaillés, par des *ponts* qui seraient, en fait, comme des *brefs survols*, tout en sachant que ceux-ci ne pourront transmettre que des connaissances superficielles. Je veux apporter quelques précisions à ce sujet en prenant comme exemple des leçons d'histoire :

Supposons que nous avons décidé de traiter *par l'exemple* le Moyen-âge européen et que nous avons employé beaucoup de temps à le faire. Nous avons étudié en profondeur le système féodal, les coutumes des chevaliers et les rites de la cour, la manière de vivre du tiers-état et le conflit entre l'empereur et la papauté. Nous avons parlé de littérature, d'art et d'architecture médiévale et pour finir aussi, nous avons étudié quelques unes des guerres de cette période. Si nous procédions de la sorte pour chaque époque historique, les élèves auraient besoin d'une très longue scolarité pour aborder enfin le vingt-et-unième siècle! C'est pour cette raison, que l'enseignant devra procéder, qu'il le veuille ou non, par « sauts ». Peut-être après s'être attardé un peu sur la Renaissance et la Réforme, la Guerre des Trente ans et la Révolution Française. C'est bien dommage, mais que faire ? Wagenschein nous suggère, pour pallier à cela, de *jeter des ponts*, c'est-à-dire, de *survoler* des périodes historiques par des petits résumés que l'élève – bon gré, mal gré – devra archiver dans sa mémoire sans les avoir étudiées en profondeur. La valeur de cet apprentissage est sans doute faible, mais c'est un moyen pour atteindre une fin. C'est comme la série de petits arcs d'une construction légère reliant les piliers qui soutiennent un pont. Le but suprême est atteint lorsque les élèves parviennent, au moins, à se faire une idée de tout ce qu'ils pourraient encore étu-

dier et, puisqu'ils ont pu développer un intérêt essentiel pour l'histoire, se proposer de rattraper tout cela un jour.

- L'enseignement intègrera de plus en plus l'*utilisation* intelligente de l'*Internet*, non seulement pour la recherche de thèmes concrets, mais aussi à cause de la facilité d'utilisation que présente ce moyen. Cependant, il ne faut pas oublier que le fait même d'avoir entièrement et à tout moment accès à n'importe quelle connaissance, tend à soustraire de la valeur à la signification de la connaissance en soi. Justement, comme on sait que n'importe qui pourrait être capable d'acquérir facilement telle ou telle connaissance, cela ne semble plus valoir la peine de se l'approprier. Avec l'Internet on risque ainsi de *s'informer* seulement *ponctuellement* et de ne plus *se consacrer* intensément et avec passion à *un domaine*. Ce savoir, qui repose sur une information déjà préparée, reste superficiel, il n'engage à rien et on ne peut absolument pas le comparer à une connaissance acquise par l'observation exacte des phénomènes et par une étude approfondie. Car c'est seulement par cette connaissance-ci qu'on peut acquérir finalement une perception propre du monde et la conscience correspondante. Il est donc recommandable de rester quelque peu prudents en utilisant les avantages de l'Internet.
- Pour finir, il faut tout entreprendre pour que les élèves cessent d'étudier pour des raisons fausses – par exemple, juste pour obtenir de bonnes notes. Le savoir qu'on acquiert seulement en vue d'obtenir de bonnes notes reste superficiel et il se noie rapidement dans la mer de l'oubli. Le but doit être clair pour tous : il s'agit de susciter de l'*intérêt*, de réveiller l'envie de faire des *recherches*, de donner la *soif de savoir* et la *joie d'apprendre* et de *persévérer dans son effort*. On doit esquiver tout ce qui représente un obstacle pour parvenir à ce but. On n'aura rien atteint si les élèves qui ont fini leur baccalauréat ou maturité, ces personnes mûres, brûlent ostensiblement leurs notes de mathématiques ou de physique et jurent qu'ils ne voudront plus jamais savoir quoique ce soit de ces matières-là. Nous devons donc remettre notre système de notes en question, si celui-ci nous empêche d'atteindre le but mentionné. C'est tout simplement insensé de se donner tellement de peine, de tout organiser et d'investir tant d'argent, comme on le fait aujourd'hui dans l'enseignement, si c'est le système lui-même qui s'oppose aux principaux buts.